Hélène

Estelle Lagarde

Hélène

Texte et photographies
Estelle Lagarde

Arnaud Bizalion Éditeur

Le **13 novembre 2015** est une date effroyable. Chacun d'entre nous connaît la perte, une perte surnaturelle, une perte infâme, un être fauché pour une cause dévoyée. Cette année-là j'ai vu Hélène pour la première fois, sur la couverture d'un livre, *L'auberge*, d'Estelle Lagarde, aux éditions La Manufacture de l'Image. Une femme saisissante avec des colliers de saucisses et de boudins, fascinante avec un regard frondeur, provoquante un verre de vin à la main et de l'autre, une cigarette dans un geste délicat, la fumée en souffle de vie. L'assemblage des couleurs fanées du décor la font apparaître majestueuse : toile cirée, papier peint, bois vieilli.

En 2015, Hélène n'a pour moi aucun prénom. Je vois une composition arrogante, subversive, réellement belle. Un rêve.

Aujourd'hui, en ouvrant ce livre, j'emprunte le chemin des mots écrits par Estelle Lagarde pour connaître l'infâme, le rêve se déconstruit en noir et blanc. Mais la route sinueuse de ses photographies mène à l'éternité d'Hélène. Tout est devenu trésor dans ces deux vies de femmes, qui se rencontrent dans le plus grand des hasards : le métro, des regards, des mots pour accoster une inconnue, un café, l'amitié, la fidélité artistique et, surtout, les photographies.

En ouvrant ce livre, je suis ces deux femmes. Le parcours est singulier et je vois dans les tours et détours leurs liens se tisser. Entrer dans un hôtel, regarder l'homme à l'accueil, sa chemise, son menton mal rasé. J'imagine et j'envie la complicité entre la photographe et son modèle dans cette scène. Les mots d'Estelle Lagarde sont aussi des images. Dans les couleurs estompées du tapis usé de l'escalier menant à la chambre, je la vois apparaître en noir et blanc. Hélène. Je vous laisse découvrir cette singulière alliance, tragique, que l'on ne peut accepter qu'avec les photographies, immortelle.

Depuis toujours, Estelle Lagarde travaille le temps. Elle modèle dans ses photographies les présences, les absences, les traces laissées par des vies dans des lieux abandonnés, oubliés.

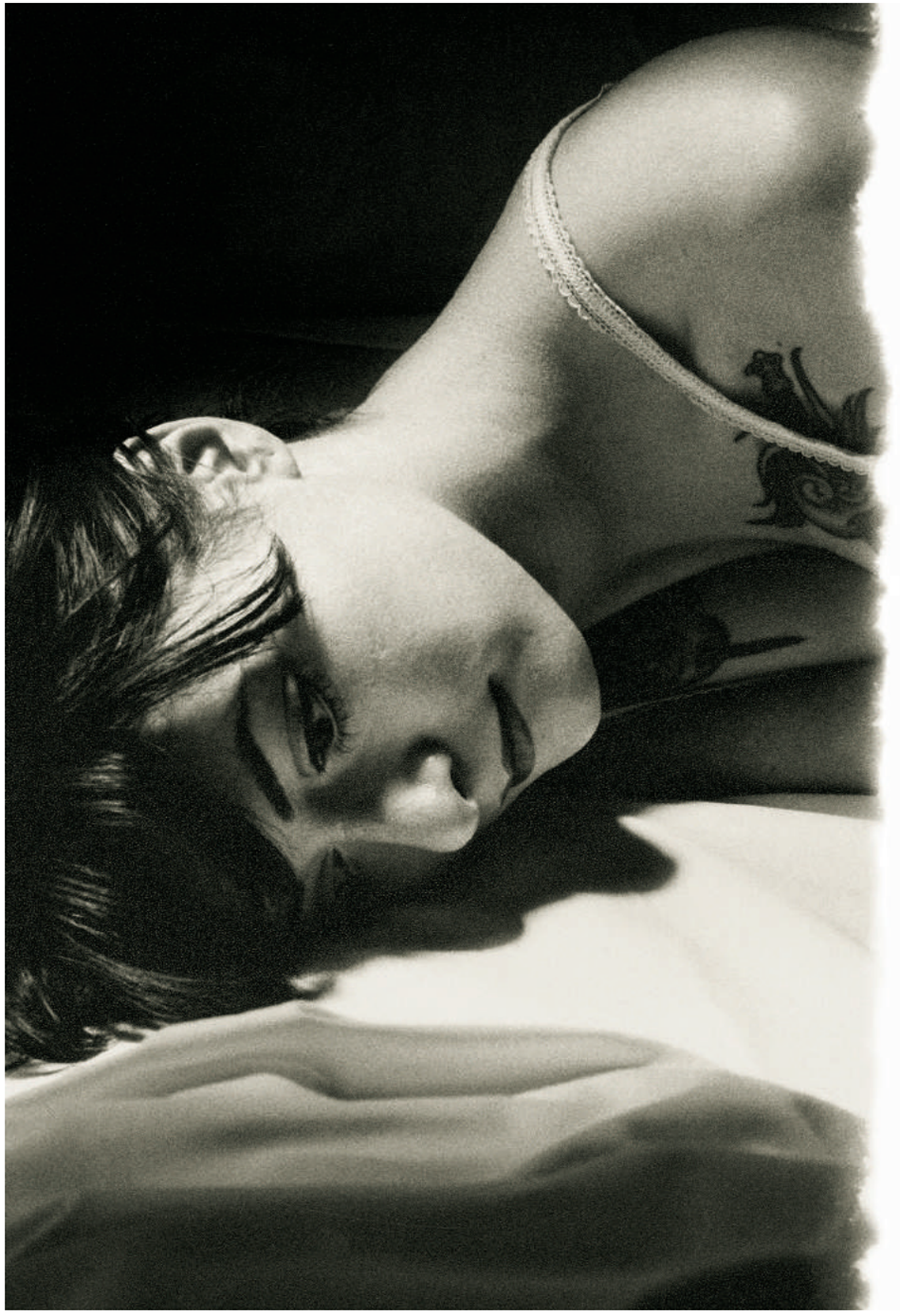
En rencontrant Hélène, elle ne sait pas que ces mises en scène la feront renaître un jour dans nos yeux. Parce qu'Hélène n'est plus. Sauf dans ces images. Une fiction emportée par la réalité du 13 novembre 2015. Il faut donc garder le livre à portée de main pour savourer le pouvoir de la photographie. Hélène emporte avec elle les émotions, les mots, les regards de la photographe aujourd'hui ancrée dans ce lien intime avec son modèle tué au Bataclan. Il renaît au creux de ces pages.

Hélène a vu tous les livres d'Estelle Lagarde, notamment *L'auberge,* aux éditions de la Manufacture – c'est elle qui figure sur la couverture du livre. Elle ne verra pas celui qui porte son nom mais, pour nous qui allons le lire, c'est ainsi que nous la rencontrons.

Brigitte Patient

Pourquoi, souvent n'aime-t-on pas ce qui nous distingue de la norme, ce que les autres aiment en nous ?
Je n'avais jamais vu un tel personnage auparavant. Tu m'as impressionnée. Tu étais de ces êtres qui viennent d'un autre monde. Et, immédiatement, tu m'as inspirée.
Photographiquement. Humainement. Physiquement.
À cette période je travaillais sur la série des *Femmes intérieures*. J'avais besoin de modèles. C'était un bon prétexte pour te parler. C'était plus qu'un prétexte car j'avais sincèrement envie de te photographier. Troublée, je ne savais trop que faire.
Jamais je n'avais abordé une femme dans la rue avec l'intention de la rencontrer et encore moins pour lui proposer de faire des photographies. Mais à ce moment-là, je n'avais plus peur de rien. L'homme que j'aimais était décédé le 22 février, nous l'avions enterré quinze jours plus tôt et j'étais encore en état de choc. Je flottais littéralement au-dessus du sol. Rien ne me paraissait impossible ni insurmontable. Peu de choses n'avaient vraiment d'importance. Je me suis souvent dit par la suite que je ne t'aurais

sans doute pas abordée dans un autre contexte. Je n'aurais pas osé. Certaines rencontres dépendent de facteurs qui ne nous appartiennent pas. Que devais-je faire ? Te parler là, tout de suite ? Les stations défilaient. Le temps me paraissait s'étirer tout en longueur alors qu'il se déroulait à toute allure. La rame n'était qu'à moitié remplie, ce qui me facilitait les choses. Je nous sentais moins observées. En réalité, les gens se moquaient royalement de ce qui était en train de se passer dans ma tête et entre toi et moi. C'est étonnant comme on a l'impression d'être dévisagé lorsque l'on s'apprête à dépasser sa timidité.
Porte de Bagnolet. Tu t'es levée et tu t'es apprêtée à descendre. Instinctivement j'ai fait pareil. Je t'ai suivie. Les questions se bousculaient dans ma tête : m'avais-tu remarquée ? Si oui peut-être allais-je t'inquiéter ? Alors, estimant ridicule de te suivre, je me suis décidée. J'ai accéléré mon pas pour arriver à ta hauteur, j'ai pris ma respiration et je t'ai dit : « Pardonnez-moi mademoiselle, puis-je vous parler une minute ? » Je n'ai pas attendu ta réponse et j'ai poursuivi.



11 avril 2004

Notre première séance de photographie a eu lieu quelques jours plus tard, dans un hôtel miteux du boulevard Magenta. Il existe toujours et, bien que tant d'années soient passées, à chaque fois que je passe devant cet hôtel je pense à toi, à cette première fois où l'on a fait des photos ensemble. Il n'est pas exclu que j'y retourne un jour.

Je ne connaissais pas cet endroit. Je ne connaissais pas particulièrement les hôtels parisiens. Mais je voulais un décor inspirant, et à cette époque c'était surtout les bâtiments chargés d' histoires, au sens large du terme, qui me parlaient. Je n'avais pas les moyens d'aller y faire un repérage et je sentais que c'était inutile, que cet endroit correspondait peu ou prou à ce que je voulais : un hôtel vieillot, dont l'entretien semblait plus que basique.

Et en effet, nous n'avons pas été déçues. Nous nous sommes retrouvées devant l'hôtel aux environs de 14 heures. Je t' ai remerciée très chaleureusement de la confiance que tu m'accordais, car après tout, la démarche n'était pas si évidente.

Mais tu ne fais pas partie des personnes conformistes qui s'en tiennent à de faciles préjugés sur les gens ou sur les actes. Je me souviens que tu as ri. Tu m'as dit qu'à l'accueil ils allaient bien s'amuser à nous voir prendre une chambre à 14 heures et repartir à 16 heures. Je n'avais pas pensé à ça, je n'avais même pas pensé que les gens pouvaient imaginer que l'on fasse autre chose que des photographies. À côté de la plaque comme cela m'arrive parfois. L'espace d'une seconde, je me suis sentie gênée, mais l'envie de faire des photos était plus forte. Alors nous sommes entrées.

Le type de l'accueil n'avait vraiment rien de drôle, il tirait une tête de trois kilomètres de long. Un vieux bonhomme mal rasé avec une chemise à carreaux des années 70 et des binocles qui lui tombaient sur les joues. Tout juste s'il n'avait pas la goutte au nez. Il était étonnamment assorti à l'ambiance, sombre, défraîchie, d'un petit hall qui n'invite pas à rester.

J'ai tout de suite adoré cette atmosphère, j'avais l'impression d'être dans un film. Totalement hors du temps.

Souriante, je lui ai demandé une chambre et me suis sentie obligée de lui dire qu'on allait y faire des photographies. Il s'en foutait complètement et nous a regardées bizarrement.
C'est là que j'ai réalisé que tu avais raison, à ceci près que, quoi qu'il ait pu imaginer, cela n'avait pas l'air de l'amuser.
Nous avons monté l'escalier qui grinçait malgré un épais tapis aux motifs délavés. Puis nous avons longé un couloir étroit éclairé par les flashs de néons instables. C'était tellement étrange cette lumière de boîte de nuit en pleine journée dans un hôtel désert. *David Lynch*. On s'est dit que cela vaudrait vraiment le coup de revenir avec une caméra.
Le revêtement mural de la chambre était vert. Un vilain vert entre kaki et vert bouteille. La moquette défraîchie avait perdu sa teinte, elle était là depuis trop longtemps.
Je voulais photographier avec des pellicules noir et blanc, peu m'importait la couleur de la chambre.
Une grande fenêtre éclairait peu car elle donnait sur une cour et nous n'étions qu'au premier étage.